Observations et réflexions

par le docteur Ernest Feltgen.

(Suite 4)

Au moment où Tout-Luxembourg se dispose à passer à Bruxelles, attiré par la grandiose Exposition mondiale qui fait l'admiration de tous, il n'est peut-être pas de trop de rendre attentifs nos visiteurs-amis de la nature sur quelques merveilles de la capitale belge, afin de leur procurer une petite diversion récréative.

Choisissons parmi les imposantes plantations et promenades publiques le Jardin Botanique à St. Josse et le Parc de Wolvendael à Uccle, buts d'études de prédilection pendant un séjour prolongé que j'eus le bonheur de faire chez nos voisins hospitaliers.

Les Oiseaux du Jardin Botanique de Bruxelles (observés il y a quelques années).

Le Jardin Botanique de Bruxelles, dans son ensemble, a depuis bien longtemps déjà pris rang parmi les mieux fournis, les plus instructifs de l'Europe. Il fait l'admiration des botanistes et amateurs étrangers, ainsi que l'orgueil et les délices du naturaliste indigène.

La gent ailée qui habituellement rehausse le charme de nos bosquets, de nos vergers, de nos parcs, se retrouve-t-elle également riche en espèces dans les jardins «botaniques»?

Ce serait charmant, mais c'est chose à peu près impossible, pour toute une série de motifs qui sautent aux yeux, dont un des plus marquants est celui du manque de ce calme mystérieux, de cette paix profonde de recoins ombragés et secrets qui caractérisent le séjour préféré de nos oiseaux chanteurs.

L'ornithologue ne trouve au Jardin Botanique que relativement peu d'occasions pour ses études spéciales. Il pourra tout de même y faire des observations intéressantes sous plus d'un point de vue.

Les oiseaux qu'on peut rencontrer au Jardin Botanique de Bruxelles se laissent ranger en trois groupes, dont le premier comprend ceux qui y vivent passagèrement ou par hasard; ce sont, entre-autres: 1° l'accenteur mouchet; 2° la mésange bleue; 3° le pinson; 4° l'étourneau. Le deuxième groupe est formé par les oiseaux qui, durant toute l'année, ne quittent pas l'endroit et s'y sont fixés définitivement; ce sont: 1° le merle; 2° le

moineau domestique, tandis que le troisième groupe est représenté par: 1° le canard domestique et 2° la poule d'eau, tous deux à l'état de domesticité.

1. *L'accenteur mouchet (Accentor modularis L.)* — Cet oiseau chanteur de l'ordre des passereaux porte un nom bien musical; son chant, cependant, n'est d'aucune importance. On l'appelle encore Traîne-buisson, parce qu'il vit de préférence dans les buissons, mais il est loin d'y «traîner», il glisse, par contre, à travers les taillis les plus épais, à l'instar d'une souris, lestement et avec une grande rapidité, quand il est à la recherche de sa nourriture, consistant en insectes et, au printemps, en graines fines, ou bien, quand il veut se dérober aux poursuites d'un ennemi. On lui donne encore un troisième nom, celui de gorge-grise, pour le distinguer du gorge-bleue (Ruticilla suecica) et du rouge-gorge (Erithacus rubecula). Dans les pays de l'Europe centrale, enfin, on le désigne fréquemment sous le nom de «moineau des bois». C'est, à mon avis, le nom le mieux choisi, bien que le moins usité. L'accenteur-mouchet ressemble, en effet, à s'y méprendre, à notre moineau domestique, surtout, quand il est au repos et vu d'une certaine distance. Il a le dos fauve, tacheté d'un brun-foncé, tandis que tête et cou sont cendrés, le dessous du corps étant d'un cendré-blanchâtre. L'oiseau habite les monts boisés, surtout les sapinières de l'Europe centrale et de l'Asie occidentale. En hiver, il recherche le Midi et s'aventure même jusque dans le Nord africain. Il devient d'année en année plus sédentaire, comme du reste beaucoup d'autres oiseaux, à cause de nos hivers se présentant plus cléments. Chez nous, il préfère les taillis. Au Jardin Botanique on l'observe surtout en février, mars et avril. Il se tient ordinairement dans le voisinage de la serre à Victoria et les quartiers de plantes tout proches. Il pourrait avoir son nid, qu'il place habituellement à un mètre du sol, quelque part dans le talus boisé, à côté de l'Orangerie, ou dans les haies ornementales du jardin italien, s'il n'y avait pas les innombrables chats rôdeurs. L'oiseau est plus fréquent dans les plantations du Parc Josaphat, où on peut le rencontrer à l'Alpinum et dans la verdure couvrant le filet d'eau serpentant le long du jardin public schaerbeekois. L'accenteur-mouchet est dit craintif et timide. Il n'en est cependant rien. Il ne se dérange guère, même quand l'observateur est seulement à quelques pas de lui, pourvu qu'il se tienne coi et évite des mouvements brusques. L'oiseau est, comme de juste, protégé par la loi.

II. *La mésange bleue (Parus ceruleus L.)* — Ce petit oiseau dentirostre, appartenant à la famille des Paridés, est vraiment de toute beauté. Il porte les couleurs les plus douces, les plus charmantes. Voyez plutôt sur la tête toute mignonne ce léger capuchon d'azur, sur le dos cette gracieuse pélerine d'un beau vert-cendré, le blanc pur de la face, le bleu frais des ailes et de la queue, le jaune calme du dessous du corps. Il est d'une agilité proverbiale, d'une souplesse sans pareille. Si notre petit ami, le moineau, passe pour être le gamin ailé de la rue, notre mésange mérite bien qu'on la nomme l'acrobate consommé, l'as des jongleurs parmi les oiseaux. Vous vous en rendrez compte, en poursuivant ses évolutions merveilleuses, quand de branches en branches, de rameaux en rameaux, de feuilles en feuilles, elle ramasse les œufs microscopiques, les minuscules larves et les insectes nains eux-mêmes dans les gerçures et les crevasses corticales de nos arbres d'ornement et de rapport. Il n'y a au Jardin Botanique pas trace de la mésange charbonnière, ni des trois autres mésanges indigènes. Toutes les mésanges sont protégés par la loi. Il serait à désirer qu'on prît toujours et partout en considération cette sage décision ministérielle.

III. *Le pinson (Fringilla coelebs L.)* — Ce conirostre de la famille des Fringillidés, est universellement connu pour être un des premiers oiseaux à nous donner le signal du printemps. Il est, malheureusement, connu aussi pour être un des grands martyrs de la brutalité, dont l'homme est capable. Il lui sert, en effet, d'oiseau de cage. ou, pour dire vrai, de prisonnier «à chant forcé», n'ayant souvent à sa disposition qu'une minuscule loge grillée, qui lui permet à peine, comme seul divertissement, combien problématique, de sauter d'un perchoir à l'autre. Mais, par contre, on lui sert à manger et à boire! Pauvre créature, qui préférerait mille fois la liberté et la belle et noble lutte pour la vie!

Le pinson habite l'Europe et une partie de l'Asie, en évitant les régions de l'extrême-nord. Chose curieuse, pendant les grands froids, les femelles quittent «toutes», ou presque, nos contrées pour faire, jusqu'au printemps prochain, à la Riviéra, ou dans de semblables parages, un séjour prolongé. Quelques mâles seulement disparaissent en même temps qu'elles, de sorte que l'espèce est représentée chez nous l'hiver exclusivement par ces quelques casaniers que vous voyez, en compagnie des moineaux, partager le piètre manger qu'offre la rue pendant la mauvaise saison. Au Jardin Botanique le pinson est rare.

Je l'ai vu et ai entendu sa fanfare sympathique en février, puis en avril et en mai. J'ignore si l'oiseau y niche. Il se nourrit principalement de matières végétales, de semences, de grains. Il n'est ni utile, ni bien nuisible.

IV. *L'étourneau (Sturnus vulgaris L.)* — Le cultrirostre bien connu peut être observé de temps en temps au Jardin Botanique, mais surtout au printemps, en petites bandes, autour des gros peupliers du bas du jardin, vraisemblablement à la recherche d'une occasion pour nicher dans un tronc crevassé ou dans une branche creuse. Au cours du mois de mai, on le voit souvent quitter les bâtiments voisins, où il a sans doute son nid sous les toits, dans les trous de murs et les anfractuosités des corniches, pour venir ramasser les insectes des gazons, sortir du sol les vers de terre. se désaltérer dans les bassins à plantes aquatiques et prendre son bain d'eau courante. Les jeunes, assez forts déjà, suivent les parents dans leurs visites au jardin, à partir de la mi-mai.

V. *Le merle (Turdus merula L.)* — L'oiseau dentirostre, de l'intéressante famille de Turdidés, est trop répandu partout, pour que j'aie besoin de le décrire spécialement. Il est un «habitué» du Jardin Botanique, comme d'ailleurs de tous les jardins et de toutes les plantations de la ville. Il fut un temps où il ne quittait qu'accidentellement la campagne. Il est vraiment attiré vers les villes et ce changement d'habitat a déjà sensiblement influé sur son caractère et ses habitudes. Quel est le naturaliste qui ne connait pas le nid classique du merle, capitonné de terre, placé de préférence sur les jeunes conifères, dans le lierre grimpant, à quelques mètres du sol, et d'un style tout à fait propre à l'espèce? Eh bien, il n'est absolument pas rare de voir l'oiseau nicher aujourd'hui aux corniches des maisons, sous les toits, sur les banquettes des fenêtres. Il sait, ainsi que l'on voit, s'adapter parfaitement aux circonstances. Le merle se nourrit de matières animales et végétales; il est friand des insectes, des mollusques, des vers de terre, qu'il fait venir à la surface, pendant les sécheresses, en frappant le sol du bec: acte réfléchi, intelligent par excellence. Il aime aussi les différentes baies de nos arbres et arbustes et certains autres fruits, pas les moins bons. Malheureusement, son casier judiciaire n'est pas intact: il est prouvé, en effet, qu'il ne ménage pas, occasionnellement toutefois, les couvées de nos petits chanteurs. Mais, hâtons-nous de le dire tout haut: ces méfaits sont plutôt rares et l'oiseau ne s'oublie qu'exceptionnellement dans ce sens.

Il habite l'Europe, l'Asie occidentale, le Nord et l'Ouest de l'Afrique et reste ordinairement toute l'année au même endroit; il est, en un mot, sédentaire. S'il n'est pas aussi nombreux au Jardin Botanique que le moineau, c'est qu'habituellement la femelle ne pond que deux fois par saison 4 ou 5 œufs, tandis que chez nos amis les moineaux, on compte, au minimum, trois (souvent quatre) couvées, chaque fois de 6 à 8 œufs: le calcul est des plus simples.

VI. *Le moineau (Passer domesticus L.)* habite l'Europe, l'Asie, l'Afrique septentrionale; il se tient de préférence là, où le blé est cultivé. Il a été introduit en Amérique du Nord, en Australie et dans l'Ile de Java. Le moineau recherche toujours le voisinage de l'homme. Le dentirostre, de la famille des Fringillidés, domine au Jardin Botanique de Bruxelles, dans le vrai sens du mot, tant par son nombre que par ses manières. Il est partout, il a toujours la parole. Y a-t-il une bagarre, un démêlé, une criaillerie, vous êtes sûrs de l'y touver, toujours lui. Et voilà encore une autre cause capitale de la rareté des oiseaux chanteurs en cet endroit. Ceux-ci n'aiment pas, en général, paraît-il, ces habitudes — de la rue. Malgré cela, on ne voudrait pas être privé du moineau. Il est, au fond, aimé, voire même cajolé, dans les grandes villes. Voyez les charmeurs et les charmeuses de moineaux! Il est un peu lourd dans ses mouvements, mais d'une intelligence vive, il est plein d'astuce, il est rusé. Quand un enfant trempe son pain trop dur dans le lait, on l'appelle «intelligent». Quand le moineau porte dans l'eau la croûte qu'on lui jette, pour l'amollir, c'est simplement «par instinct», soit. On se rappelle encore la campagne qui fut menée récemment contre le moineau comme oiseau «des plus nuisibles». Il n'est pas dans mes intentions de réchauffer les débats; voici, tout court, mon opinion personnelle à ce sujet: Notre pierrot est, incontestablement, un oiseau utile, parce qu'il détruit, en grand, les insectes nuisibles, mais surtout les chenilles. Les quelques dégâts qu'il cause effectivement dans les jardins et les cultures à la campagne ne viennent pas en ligne de compte; seulement là, où il est trop nombreux, il convient de songer à réduire — humainement — son effectif.

Les mots «moineau» et «chenille» me rappellent une petite, mais significative histoire de mon enfance. Dans le jardin de la maison paternelle, pour m'exercer au tir, jeune écolier, je visais des moineaux. Par hasard, une de mes victimes vint s'abattre tout près de ma mère, justement en promenade dans les bosquets. Je m'approchai d'elle d'un air triomphant, mais

mal m'en prit. Il n'y a que le cœur d'une mère pour aimer, il n'y a qu'une mère pour donner des conseils vraiment bons. «Méchant garçon», dit-elle, «le pauvret nous débarrasse des chenilles qui infestent le jardin et veut en nourrir ses petits, qui ont faim; les entends-tu là-haut, réclamer leur becquée? Il n'a voulu que faire du bien de tous côtés et tu le tues! méchant, va». J'avais compris.

Pour revenir au menu et aux habitudes du moineau, il reste à noter qu'il ne manque de rien dans son dorado de Saint-Josse. Ce qui ne lui est pas offert par la nature, on le lui donne à pleines mains, même à des heures fixes et aux mêmes endroits, pour qu'il n'ait pas trop à se déranger. Vraiment, il y mène une vie idéale; il prend ses bains de soleil, ses bains de sable, ses bains d'eau courante et, repu de pain et de diverses friandises, il savoure les douces caryopses des pâturins et d'autres tendres graminées des gazons, picote les fruits de pâquerettes, en attendant que mûrissent les baies et drupes succulentes.

VII. *Le canard domestique* ne différant pas, ou peu, du canard sauvage *(Anas boschas L.)* se trouve à l'état de domesticité depuis des temps immémoriaux. On confie à ce palmipède, au plumage blanc, noirâtre ou diversement colorié, presque partout la garde des pièces d'eau des jardins publics et privés, auxquels il donne une certaine animation. Il est généralement aimé, comme bonne, vieille connaissance, faisant partie de la plupart de nos basses-cours. La domesticité a changé son naturel, en ce sens, qu'il est beaucoup moins alerte et craintif que le canard sauvage. Son occupation se résume, en général, dans la recherche prosaïque de nourriture, qu'il trouve partout, étant omnivore, sur le sol, dans l'air, à la surface de l'eau, au fond de l'eau, en plongeant.

VIII. *La poule d'eau (Gallinula chloropus L.)* — L'échassier de la famille des Rallidés, que nous voyons à Bruxelles peupler presque tous les étangs, ceux d'Ixelles, du parc Josaphat, du square Marie-Louise, du Jardin Botanique, etc., supporte facilement la captivité. On ne dirait vraiment pas qu'il s'agit de l'oiseau peureux que nous rencontrons à la campagne, dans les marais, les cours d'eau à joncs et autre végétation aquatique. Le campagnard sait bien qu'il ne se laisse pas approcher et qu'il prend la fuite au moindre bruit, en se cachant dans la verdure des rivages et des berges. Seulement «il ne tient» pas toujours, ce volatile. A un moment donné, apparemment sans rime ni raison, souvent cependant quand l'étang est entière-

ment couvert de glace, il prend la poudre d'escampette, il disparaît sans adieu, on ne le revoit plus jamais. Il est de toute probabilité qu'il s'en retourne là, d'où il est venu. Ah! la belle liberté, la liberté sacrée...

La poule d'eau habite l'Europe, l'Asie et le Nord africain. Elle est devenue sédentaire et ne quitte nos contrées que rarement l'hiver. Sa nourriture consiste en insectes, larves, vers, mollusques, œufs de poissons et de grenouilles, de plantules vertes, de bourgeons, de semences. C'est un bel oiseau: plumage ardoise foncé, dessus brun olivâtre, flancs à taches blanches, pattes vertes, bec jaune, rouge à sa base. Il est d'une agilité remarquable et combattif, s'il le faut. Il mène une vie de famille paisible: comme ils s'entendent bien, mâle et femelle, comme ils s'entraident tendrement et avec douceur, quand ils construisent leur nid flottant sur l'eau, ils donnent, vraiment, un bel exemple d'harmonie familiale. Ce spectacle touchant attire tous les ans, au mois de mai, de nombreux curieux aux bords de l'étang du bas du «Jardin Botanique» de Bruxelles.

Une promenade au Parc de Wolvendael à Uccle.

Passer une heure, ou plus si c'est possible, au parc de Wolvendael, pendant la belle saison, est un vrai délice.

En entrant par la porte cochère, face au monument érigé à la mémoire des Enfants d'Uccle morts pour la Patrie, monument saisissant par sa simplicité et sa belle conception, on a le choix de prendre à gauche, passé le château, en s'engageant dans les gorges et ravins longeant le Crabbegat, ou bien à droite, en suivant le chemin parallèle à la Rue rouge et l'Avenue de Wolvendael. Prenons ce dernier qui, à l'entrée supérieure, du côté du cimetière d'Uccle, tourne à gauche et est continué par une superbe allée de tilleuls, puis descend le parc le long des ravins précités, qu'il laisse à droite, pour aboutir finalement à l'entrée principale, d'où nous sommes partis. Vis-à-vis de la proprette loge du concierge on remarque une haie de houx à feuilles panachées, d'un bel effet ornemental. Dans le gazon croissent différents conifères, des tsugas, des épicéas, des sapins, des cyprès, des thuyas, des genévriers. Devant le château, dans le fond, s'étale une épaisse frondaison de marronniers d'Inde, dont un exemplaire géant a un contour de tronc de quatre mètres et garde le coin extrême de l'avant-jardin.

A gauche, à côté du Crabbegat, deux groupes de hêtres pourpres, à feuilles d'un sombre rouge-brun, attirent l'attention du promeneur. Au premier plan se dresse un massif de rhododendrons à grand effet décoratif. Partout règne une profusion de lauriers-cerises aux grandes feuilles coriacées, qui luisent avec éclat au soleil. Du fond des bosquets en fleurs, la voix flutée d'un merle salue le visiteur, enchanté d'une réception aussi affectueuse. En continuant notre chemin, nous voyons se dresser des deux côtés de l'entrée proprement dite du parc deux hêtres remarquables tant par leurs troncs élancés que par leurs ports droits, hardis, impeccables, tels des piliers de granit bravant sans broncher les intempéries des saisons — des sentinelles à toute épreuve. De l'épais branchage des arbustes ruisselle le chant mélodieux et varié des fauvettes. Du haut des cimes d'arbres voisins domine le timbre grave et précis de la voix de la grive chanteuse, tandis que du fond des fourrés le pouillot emploie toutes ses forces pour faire entendre son petit air simple et monotone, mais familier tout de même à l'habitué des bois.

A gauche se serrent ensemble les troncs vigoureux de beaux hêtres, l'ornement principal des environs boisés de Bruxelles et une forte odeur de forêt se dégage du sol, cette odeur caractéristique de terre végétale. Au bord du chemin s'aligne une épaisse rangée de lauriers-cerises. Profond silence dans cette solitude impressionnante. Soudain un chant éclatant et bruyant interrompt le calme passager: c'est la tirade pompeuse d'un minuscule gosier, de la toute petite gorge d'un de nos plus petits oiseaux, du troglodyte. On se demande comment cette chétive poitrine n'éclate pas quand elle lance dans les airs ces sons retentissants et expressifs. Notre oiselet est universellement connu, mais on ne respecte pas la nomenclature ornithologique, quand on le nomme «roitelet». En effet, ce nom appartient à deux autres petits représentants de notre monde ailé, aux mignonnes créatures que les savants appellent Regulus cristatus (roitelet huppé) et Regulus ignicapillus (roitelet triple bandeau). Dans les Flandres, le troglodyte porte le nom de «Winterkoning», dans les pays à idiome luxembourgeois, celui de «Meisskinek». C'est que, d'un côté, comme oiseau sédentaire, il n'égaie pas seulement de son chant les jours d'été, mais encore le paysage hivernal, de l'autre côté, il a la taille d'une souris, court prestement comme elle et recherche, à défaut d'autre abri, les trous de souris, pour s'y cacher devant l'ennemi, quand il est surpris et poursuivi dans les champs découverts.

A l'endroit, où se détache à gauche de notre allée le premier chemin vers le centre du parc, le naturaliste se trouve en présence d'un cas de tératologie végétale peu banal. Il s'agit d'un assemblage de deux arbres différents, d'un chêne et d'un orme, par une adhésion intime à leurs bases. La circonférence du tronc monstrueux, ayant l'aspect d'un roc crévassé, mesure jusqu'à six mètres.

Un peu plus loin, quelques vieux épicéas, assez rares, en général, en cet endroit, dressent leurs troncs droits à des hauteurs respectables. Leur verdure est plutôt pauvre et les branches sont couvertes de lichens, signe de caducité.

Passé le deuxième sentier à gauche, l'allée est bordée de ce côté d'une rangée serrée de bambous du Japon, dressant leurs tiges fibreuses et siliceuses en lances rigides.

A droite, autour d'un nichoir adossé contre un tronc d'arbre, se déroule une scène de famille des plus intéressantes: deux mésanges bleues, mâle et femelle, apportent la becquée à leurs petits à peine en état de voler. Ceux-ci émettent des cris confus au fond de leur cachette, tandis que les parents, vivement inquiétés, redoutant un danger pour leur progéniture, donnent l'alarme de toutes leurs forces. Ils semblent cependant s'assurer assez vite qu'il s'agit tout simplement d'une visite inoffensive, d'une visite d'ami plutôt, et tout rentre dans le calme.

Le troisième chemin à gauche mène vers une vaste clairière, où se trouve le théâtre de verdure de Wolvendael, que nous voyons de loin. La scène rustique s'avance en fer à cheval dans la grande pelouse. Sur son devant pullulent le lierre, le ceraiste tomenteux, à côté de brillants tapis d'orpins, de lysimaques nummulaires, de véroniques des champs, tandis que le fond est garni de touffes de sureaux, de cerisiers, d'ormes, de mélèzes. A la place du parterre des théâtres de la ville se trouve un groupe d'arbres d'espèces variées, où règne en maître un tilleul à larges feuilles, de taille gigantesque, s'élevant à une hauteur approximative de 25 mètres. Il domine le recoin le plus pittoresque du parc.

Laissons-là le sanctuaire d'Euterpe pour continuer notre balade à l'ombre des peupliers, bouleaux, ormes, frênes, érables, marronniers, en longeant un lawn-tennis, vers le bijou architectural qu'est le pavillon Louis XV du Wolvendael. Les murailles du coquet bâtiment, diaprées de mousses d'or, aux courbes gracieuses, aux panneaux ornés de gais motifs, s'allient harmonieusement à la tendre et luxuriante frondaison qui l'en-

cadre. En face, quelques vieux pins isolés, au-dessus du jeune gazon tremblent deux paires de vanesses aux couleurs éclatantes. Tout près, au bord du quatrième chemin se détachant à gauche, on remarque un puits à treuil, orné de jolies figurines allégoriques. Ce puits, fermé par un treillis, a, dit-on, une profondeur de 30 mètres. Il aurait desservi, il y a une centaine d'années, une ferme exploitée en cet endroit et disparue depuis longtemps sans laisser d'autres traces. Un Gingko bilobé et un hêtre à branches pendantes, tous deux jeunes encore, croissent à ses côtés. A droite, des clématites des haies, rappelant en quelque sorte l'exubérance d'une végétation tropicale, se massent autour des arbres, les embrassant fortement et grimpant le long des troncs jusqu'aux sommets les plus avancés. Ici, le premier pinson se fait entendre, sa fanfare coupe pour un moment le silence religieux des bosquets.

La cinquième allée vers la gauche mène sur le plateau qui domine tout le parc. Ce qui frappe avant tout l'œil, sur cette hauteur ensoleillée, ce sont cinq groupes d'arbres différents, le premier composé de marronniers, le deuxième d'accacias, un autre de hêtres pourpres, un quatrième de bouleaux et enfin un dernier rassemblant principalement des tulipiers de Virginie, à ramure frissonnante sous le vent. Ils interrompent favorablement l'uniformité du vaste plan gazonné. Le chant du rouge-gorge pétille dans une roncière et le troglodyte déroule éperdument ses strophes pénétrantes dans une touffe de troënes, tandis que les vieux accacias balancent mollement dans l'air leurs grappes blanches et parfumées.

Ayant passé une entrée dans le parc du côté de la rue Klipveld et le sixième chemin vers la gauche, nous nous trouvons en présence de la grande plaine de jeux — réservée — ainsi que nous renseigne un placard, aux enfants des écoles. Prévoyance sociale utile entre toutes!

A l'entrée du parc, du côté de l'avenue de Wolvendael, à droite se cache dans la verdure le home idyllique du jardinier, on lit l'avis: Ce parc, acquis pour la conservation du site et l'agrément du public, est placé sous la sauvegarde des promeneurs. — C'est ici que commence l'allée des tilleuls, dont nous parlions plus haut. Cette allée, relativement jeune encore, gagnera en charme avec le temps. Les arbres, en quadruple rangée, jettent sur le chemin une ombre tremblante. On entend tout près chanter la charbonnière et la grisette (Parus major et Sylvia cinerea), au loin la grive musicienne et l'inévitable troglodyte. Au bout de l'allée, la hêtraie reprend. Le bois est

sillonné de nombreux sentiers qui mènent vers la partie sauvage du parc, aux ravins profonds et aux gorges ténébreuses. Partout, dans les gazons, étincellent les pâquerettes ingénues et brille l'or des renoncules.

Notre chemin laisse à gauche le plateau aux cinq groupes d'arbres, mentionnés plus haut, et descend doucement dans l'ombre de châtaigniers, de hêtres, de chênes, de tilleuls, d'ormes, de bouleaux, d'accacias, d'érables, tous de belle taille. Nous nous arrêtons, presque sans le vouloir, devant un vénérable cèdre argenté, d'un contour de tronc de 2 m. 50, qui s'étale dans la pente gazonnée, derrière le théâtre en plein air. Ce noble conifère, à aspect fascinateur, a de tout temps su fixer notre attention. Malheureusement il a succombé depuis et disparu du charmant milieu, dont il fut la parure.

Le chemin continue sous un dôme de verdure et descend en lacets. Dans une courbe, un houx élancé surgit du milieu d'autres arbustes et déjà nous voilà arrivés devant notre cas tératologique, fourni par le chêne et l'orme, cas exceptionnel entre tous, mentionné au début de la présente petite causerie.

A la sortie du parc, un tout mignon rouge-gorge fait vibrer sa voix cristalline avec une douceur infiniment saisissante et de loin, derrière les touffes des rosages mauves, notre ami, le troglodyte, nous lance une dernière fois encore un salut plein de franchise, un «au revoir» expressif, auquel, certes, nous ne manquerons pas de donner suite.

P. WORRÉ-MERTENS, LUXEMBOURG